

Depuis plusieurs dizaines d'années le philosophe Robert Redeker frappe de sa sagacité des sujets aussi divers que le sport<sup>1</sup> ou le progressisme<sup>2</sup>, et n'hésite pas à explorer des thématiques singulières telles que le sens d'un *gimmick* électoral (le « Yes we can » d'Obama)<sup>3</sup> ou la question du rapport entre philosophie et état dépressif<sup>4</sup>. Ecrivain de longue date dans *Les Temps Modernes* (la revue fondée par Sartre et dirigée par Claude Lanzmann), le philosophe s'est toujours inscrit dans une démarche humaniste et voltairienne, particulièrement cohérente, qui l'a conduit en 2006 à dénoncer - dans les colonnes du Figaro à travers une tribune vitriolée<sup>5</sup> - les intimidations islamistes récurrentes visant à atteindre le principe de laïcité qui fonde notre République. La suite est connue et a fait, contre son gré, de Redeker une figure médiatique : un débat public passionné autour de la libre parole sur les religions, une hystérie médiatique inextinguible<sup>6</sup>, et surtout l'efflorescence nauséabonde de maintes menaces de mort à l'encontre du philosophe. Frappé d'une « fatwa » prise très au sérieux par les autorités, Redeker a été placé depuis le début de l'« affaire » sous constante surveillance policière. Ayant été contraint de renoncer à son poste d'enseignant, Redeker poursuit son travail philosophique solitaire dans le contexte du CNRS. Dans les colonnes du journal régional *La Dépêche du Midi* il expliquait en mai dernier ses conditions de vie : « Pendant mes vacances dans le Gard, l'été dernier, trois policiers m'ont accompagné dans tous mes déplacements privés (...) Je travaille beaucoup chez moi. J'ai un bracelet électronique. S'il m'arrive quelque chose, cela se sait immédiatement... »<sup>7</sup> C'est dans ces révoltantes conditions de vie et de travail que le philosophe traqué, vivant comme un fugitif, a rédigé la matière de son piquant essai *Egobody, la Fabrique de l'homme nouveau* paru chez Fayard. Raison de plus pour s'y intéresser.

Prolongeant le propos énoncé dans un article publié par Le Monde dès 2009<sup>8</sup>, Robert Redeker a l'ambition dans cet ouvrage de donner le portrait le plus exact de l'homme moderne, tel qu'il le perçoit dans la plus appréciable des lucidités : l'*egobody*, confondant son âme et son *moi* avec son corps. La démarche de l'auteur, s'intéressant aux multiples facettes de la vie contemporaine qui sont susceptibles de forger le nouvel « homme nouveau » (par l'alimentation, le sport, la publicité, les médias, etc.), s'inscrit dans un projet intellectuel ayant pour ambition de « reconstruire l'anthropologie philosophique »<sup>9</sup>. Redeker constatant que depuis trop longtemps la philosophie, « honteuse d'elle-même »<sup>10</sup>, ne s'approprie plus directement la question de l'homme en la laissant à la science, estime qu'elle doit reprendre la main, et en revenir à l'horizon des Lumières et de Kant, pour qui l'interrogation « Qu'est-ce que l'homme ? » était centrale.

Pour Redeker, répondre à cette question, c'est d'abord comprendre quelles mutations

ont pu conduire au développement d'*egobody* et à sa fulgurante multiplication, sous toutes les latitudes et longitudes du globe, du fait de l'horreur artificielle et presque industrielle de sa reproductibilité universelle et absolue. L'*egobody* (dont Redeker « scanne »<sup>11</sup> bien des aspects dans son essai et en livre maints visages : depuis la quinquagénaire obsédée par son apparence, ivre de jeunisme et refusant de vieillir, jusqu'aux interchangeable créatures du showbiz, ultra-formatées, en passant par les sportifs ayant renoncé à l'âme pour un vulgaire « mental »...) n'obéit pas à une logique politique, mais purement industrielle. En ce sens il n'y a pas de lien entre ce pathétique *egobody*, et le sinistre « homme nouveau » tel que les théoriciens du III<sup>ème</sup> Reich, par exemple, le rêvaient. « Le corps nouveau contemporain n'est pas sculpté par le volontarisme politique, mais s'est développé à l'écart du politique »<sup>12</sup>. La « dictée du corps », selon la belle expression de Redeker ne vient plus d'une église imposant des normes, des interdits, ou bien de l'idéologie d'un parti, projetant le déploiement de cohortes unifiées d'individus-objets ; cette dictée vient de la *publicité* (entendue en ces termes par l'auteur : « Tout ce qui est mis en scène devant un public dans un espace collectif ouvert (sport, télévision, show-business, érotisme commercial, cinéma) »<sup>13</sup>).

Redeker nous fait donc le portrait d'un homme nouveau vivant à travers le « miroir » des écrans. Non seulement dépendant des productions médiatiques, mais puisant dans cet imaginaire souvent formaté par le marketing et le langage des annonceurs, des clés pour mener sa propre barque dans le monde : « le téléspectateur est un pervers narcissique téléchargeant son logiciel comportemental. En regardant ces écrans, il se donne inconsciemment un objectif : je dois coller à mon image, telle qu'elle apparaît sur ces écrans »<sup>14</sup>. Ailleurs, et sur la base d'une analyse parfois moins pertinente, l'auteur voit *egobody* comme prisonnier de l'informatique (et spécifiquement d'Internet) et de leurs logiques de flux informationnels traversant perpétuellement les individus. En tant qu'*homo numericus*<sup>15</sup>, l'homme moderne se croit hyper-connecté à une vie sociale qui est en réalité absente : « Dans les cybercafés, il décline son identité collective comme *geek*. On le voit rivé à des écrans, relié, même dans la rue, à des câbles dont il paraît un prolongement, pianotant des SMS, communiquant partout et toujours »<sup>16</sup>. *Egobody*, dont le corps a englouti l'âme, et dont le corps même est réduit à un petit tas d'octets<sup>17</sup> trouve son existence ultime - et la moins consistante - sous la forme d'un avatar de réseau social. Redeker analyse même en détail, sur tout un chapitre, le phénomène Facebook : « (ceci) cristallise la révolution anthropologique dont traite ce livre »<sup>18</sup>. *Egobody* tombe dans le piège que lui tend la cybernétique et feint de croire que l'informatique est un simple outil, à la neutralité inoffensive, alors que - d'après l'auteur - ces nouvelles technologies réorganisent en profondeur nos façons de penser, et influent sur nos grilles de lectures du monde.



Mais *egobody* est avant tout transformé directement dans sa *chair*, et doit se saisir comme un individu qui a presque *muté*. Un individu devenu OGM par l'effet, d'abord, de la nourriture qu'il ingère : « Par le biais de la nourriture, le monde industriel a pénétré, par capillarité, dans notre moi biologique, a pris possession de notre corps et l'a transformé »<sup>19</sup>. Les aliments modernes, à la fois sur-contrôlés sur le plan des risques sanitaires, aseptisés, comportent aussi un certain nombre d'additifs chimiques dont ne

connaît pas toujours les effets à long terme ; et qui « maçonnet »<sup>20</sup> savamment le corps d'*egobody*, sans que ce dernier en ait toujours conscience. Enfermé dans un culte délirant de son enveloppe charnelle, l'homme nouveau exige que la santé apporte à ce corps sacralisé une jeunesse éternelle. La santé rêvée par *egobody* doit - en somme - abolir la perspective de la maladie, du vieillissement, de la déchéance et de la mort. « Dangereuse santé qui voudrait jeter aux oubliettes notre condition humaine, qui voudrait nous faire oublier que nous ne sommes que des hommes »<sup>21</sup>. A travers sa mystique de la santé, *egobody* en rupture avec le christianisme, ne vise pas une immortalité *post mortem* par la voie de la résurrection, mais une forme « d'immortalité *ante mortem* »<sup>22</sup> matérialiste.

Dès lors, débarrassé du souci fondamental de vivre, c'est-à-dire essentiellement de se préparer à l'idée de mourir, *egobody*, réduit à un corps formaté par les écrans, n'a plus qu'à simplement *jouir*. Jouir par le divertissement qui est son « tropisme principal » et l'enfonce toujours plus dans un quotidien « lunaparkisé »<sup>23</sup>, hyperfestif et faussement joyeux. Jouir aussi par la sexualité, dont *egobody* est sommé d'en faire un « étendard »<sup>24</sup>. Redeker se moque des dernières déclarations de l'Abbé Pierre, se sentant obligé de révéler que malgré sa grande fidélité à Dieu, et à ses vœux de jeunesse, il avait cédé dans la fraîcheur nécessairement positive de son adolescente au plaisir de faire l'amour<sup>25</sup>. « Dernier substitut trouvé au Salut, la sexualité a en effet été récupérée par le discours hygiéniste, qui le présente comme un facteur de santé ». Fini, donc, pour *egobody*, ce délicieux et inégalable sentiment de se perdre dans la luxure... *Egobody* ne croit plus en Dieu, ni au diable, ni au péché originel. Il n'est plus qu'une enveloppe corporelle, et la sexualité ne devient pour lui qu'une simple fonction *possible* de ce corps-outil.

Se dégage de ce parcours le constat de l'émergence au XXème siècle d'un « homme planétaire » (chapitre XIX), uniformisé, standardisé, co-produit par les médias et les logiques de la société de consommation. Loin de l'idéal d'homme universel rêvé par les Lumières dans le contexte d'un authentique « projet » politique ou philosophique, cet homme planétaire « (résulte) du maillage médiatico-technologique (radio, télé, internet), industriel et commercial, recouvrant toute la terre »<sup>26</sup>. L'homme planétaire - reproductible et interchangeable - ne vit donc même plus pour vivre, mais pour simplement consommer. Mieux, pour faire consommer son corps. Et cela dans la perspective d'une obsessionnelle vie sans fin - inspirée par les médias et veillée par la santé - où les différences individuelles se lisseraient progressivement en un seul et unique type humain. Certainement le dernier de tous<sup>27</sup>.

*De l'art de dépeindre la modernité.* Montaigne décrivait son propre style - et sa façon de faire cheminer sa pensée - comme étant « à sauts et à gambades ». On peut regretter que le fil de la pensée de Robert Redeker soit parfois difficile à suivre par une tendance à la versatilité, quand ce n'est même au papotage. L'auteur a parfois tendance à embarquer dans le flot de sa pensée (dont l'élan est toujours extrêmement stimulant) un nombre abondant de notions et de références hétéroclites - issues d'horizons très divers<sup>28</sup> - qui ne sont pas toujours clairement définies, et dont l'emboîtement parfois artificiel pourrait conduire les grincheux à n'être pas convaincus.

Mais c'est là une tendance propre à l' « essai » d'aller par sauts et gambades, même quand les grands écarts et les entrechats ne sont pas exécutés avec la grâce stylistique d'un Montaigne. Le cheminement que propose Redeker n'en demeure pas moins extrêmement stimulant : le philosophe s'engage dans une démarche parfaitement nécessaire de critique de la modernité, et du modèle humain qu'il engendre, *egobody*. C'est en ceci que la référence à Philippe Muray inscrite un peu crânement sur l'accroche de la quatrième de couverture se justifie pleinement ; Redeker - sans l'humour et la truculence de l'auteur du *XIXème siècle à travers les âges*, mais avec des intuitions singulièrement brillantes - fait un salutaire effort de compréhension de l'homme moderne qui, en rupture avec une forme de négativité archaïque, en guerre contre la mort, en révolte contre la vie intérieure, formaté par le sport et les modèles d'humanité inconsistante véhiculés par le *show-business*, se vautre dans le bonheur artificiel d'une vie sous assistance festive, et dans le fantasme d'une humanité réduite à sa seule vie corporelle. Espérons que Redeker pourra poursuivre avec bonheur sa réflexion plutôt lucide sur le monde moderne, lui qui - ne l'oublions pas - vit comme un fugitif pour avoir cru qu'il était encore possible d'exprimer une opinion libre sur tous les sujets.

1. Robert Redeker, *Le sport contre les peuples*, Editions Berg International, 2002 ; *Le sport est-il humain ?* Editions du Panama, 2008.
2. Robert Redeker, *Le Progrès ou L'Opium de l'histoire*, Editions Pleins Feux, 2004.
3. « Yes we can », Slogan électoral, Editions Pleins Feux, 2009.
4. Robert Redeker, *Dépression et philosophie : Du mal du siècle au mal de ce siècle*, Editions Pleins Feux, 2007.
5. « Face aux intimidations islamistes, que doit faire le monde libre ? », Le Figaro, 19 septembre 2006.
6. Dans une « Chronique de la philosophie médiatique » publiée ici même en 2008 nous nous étions intéressé à la pression médiatique pesant sur Redeker « Robert

- Redeker devant le tribunal du peuple » :  
<http://www.actu-philosophia.com/spip.php?article37>
7. « Redeker : 'Je vis comme un semi-clandestin' », La Dépêche du Midi, 12 mai 2010.
  8. « Le nouveau corps de l'homme entre sport, publicité et pornographie », Le Monde, Mercredi 19 août 2009.
  9. Robert Redeker, *Egobody, La fabrique de l'homme nouveau*, 2010, Fayard, p. 58.
  10. *Ibid.* p. 57
  11. Le mot est de l'auteur. *Ibid.* p. 158. Un travail de synthèse rendu obligatoire par ce constat (p. 8) : « Depuis trois décennies s'est imposée l'image d'un homme éparpillé en mille tessons épars ».
  12. *Ibid.* p. 22
  13. *Ibid.* p. 23
  14. *Ibid.* p. 92
  15. *Ibid.* p. 159
  16. *Ibid.* p. 86
  17. Malraux parlait de sa vie intime comme d'un « petit tas de secrets ».
  18. *Ibid.* p. 161
  19. *Ibid.* p. 16
  20. *Ibid.* p. 19
  21. *Ibid.* p. 130
  22. *Ibid.* p. 114
  23. *Ibid.* p. 87
  24. *Ibid.* p. 45
  25. *Ibid.* p. 46
  26. *Ibid.* p. 185
  27. A l'appui de sa démonstration concernant «l'homme planétaire » on peut regretter la tentative de réhabilitation opérée par Redeker à propos de l'œuvre de Gobineau, auteur du fameux *Traité sur l'inégalité des races humaines* (1853), qu'il voit (p. 189) comme un « grand et beau livre ». Difficile de le suivre dans son invitation à « ôter le substrat racialement hiérarchisant de sa pensée », même si cette dernière permet d'illustrer la question du métissage. Une figure du *métis* que Redeker illustre d'ailleurs de manière un peu irritante - à plusieurs reprises - par la figure du président américain Barak Obama. (par exemple p. 30)
  28. Que les âmes sensibles se préparent d'ailleurs, dans l'exploration de l'horizon d'*egobody* à rencontrer ce que l'on pourrait appeler des « gros bouts » de réalité triviale parfois pénibles tels que : « les Ken et les Barbie » (le mot est de l'auteur) des chaînes d'info continue (p. 29) ; la télé-réalité, Loft-Story « zoo humain » (p.

37) ; la série télé Plus belle la vie (p. 88) ; l'insipide « Cerise » de la pub Groupama (p. 90) ; la série Desperate Housewives (p. 119) et même le film Le grand bleu de l'insupportable Luc Besson, convoqué pour illustrer le sentiment d'« extase régressive » (p. 155) provoqué par une séance de « surf » sur Internet. Mais c'est peut-être au prix de ces références là que l'on s'approche au plus près de l'univers infernal d'*egobody*.